

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 JUILLET 1892

SOMMAIRE

TEXTES.—Causerie : Jasons donc un peu, par Jocelyn.—Les vacances, par Hermance.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ, par J. St-E.—Poésie : Hommage d'un livre, par Louis Tesson.—Petit poème en prose : les gants, par E. Z. Massicotte.—Poésie : Ultra Verba, par Charles Fuster.—Nouvelle canadienne : La terre paternelle, par Joseph-Patrice Lacombe.—Études historiques : Le château Saint-Louis et le vieux château, par Ernest Gagnon.—Correspondance littéraire, par F. X. Burque, prêtre.—Faits scientifiques : Un mécanisme d'Alarme (avec gravures), par Jules St-Elme.—En fumant, par Raoul Renaud.—Notes et faits.—Nos feuilletons : La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Carmen (suite).—Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—La débutante.—Le château Saint-Louis de Québec, après sa dernière restauration (1809-1810).—Les fêtes de Nancy en l'honneur de la visite du Président Carnot et du grand duc Constantin (huit dessins).—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CAUSERIE

JASONS DONC UN PEU



E temps est aux colporteurs.

—Cravates, madame, (car c'est toujours aux femmes que ces galants s'adressent.) Cravates, dentelles, nappes, chemises, serviettes, besoin de rien, madame ? pas cher !

—Non, merci.

—Bon marché, madame ; bas, mouchoirs, épingles, corps, caleçons, bretelles, besoin de rien, madame ?

pas cher ! pas cher !

—Non, non, merci !

—Eh bien, donc, bonjour !

Teint cuivré, un brin de moustache, des yeux où vous lisez la soif de l'or ; si ce diable d'homme n'est pas en droite ligne descendant d'Israël, je veux bien, moi, Jocelyn, n'être qu'un champignon poussé dans mon jardin.

Et il s'en va par la rue, l'homme au petit négoce, hochant la tête et clignant de l'œil, courant la fortune.

Bienheureux Moïse, eusses-tu jamais rêvé pour ta race un tel avenir ? Colporteur !

Mais revenons au mien. Vous croyez cet homme malheureux ? Vous vous trompez. Il aime sa besogne comme vous la vôtre. Le soir, il a de l'or plein le gousset, le compte à la pâle et vacillante clarté d'une chandelle, au fond du sale réduit qu'il habite.

Un rire satanique court sur son visage quand

les pièces se touchent et résonnent. On dirait une musique dont les accents le remuent, le passionnent : le Juif aime l'or. Pour trente deniers, il vendit le Christ, un jour. Le Juif a une manière à lui de tout s'accaparer. Vous seriez bien surpris si demain cet homme, spéculant sur vos malheurs, profitant de votre infortune, venait ravir pour une somme assez ronde telle partie de vos propriétés, voire même votre avoir. Cette race est comme l'huile : partout où elle se répand, la terre se dessèche et se brûle. Et quand je vois un Juif près de moi, brh ! Je suis pourtant brave, et cependant je tremble comme un homme perdu.

* * Quand je fais un peu réflexion à l'invasion du continent américain par cette race, il me vient mille pensées étranges sur l'avenir de la terre où elle s'implante. C'est la juiverie qui causera la ruine de la république. Le Yankee, le vrai Yankee a une ressemblance frappante avec le Juif. Comme lui, ses yeux pétillent, quand ses doigts font danser les écus ; même génie des affaires. Mais l'Américain est honnête... et le Juif ne l'est pas. Voilà le point ! Et pour cela je dis que le Juif supplantera l'Américain. Et le jour où cela sera, ce dernier, avec sa fierté nationale, tentera d'abaisser le sémité. On verra, alors, des hommes grandis dans l'ombre, se lever par milliers, puissants comme des rois, et narguer un ordre du Congrès. Voilà ce que l'on verra, foi de Jocelyn. En voulez-vous la preuve ? Combien sont-ils aux Etats-Unis. Plus d'un million. La seule ville de New-York en compte 250,000. Toutes les villes importantes du Massachusetts, du Rhode-Island et de la Pennsylvanie en fourmillent. En fallut-il autant pour prendre en mains les destinées des vieilles nations d'Europe et se mettre à la tête de toutes les puissantes institutions du commerce et de la finance ? La France, pays de 40,000,000 d'habitants, leur nombre atteint à peine 50,000 et cependant, leur œuvre est jolie, ma foi.

* * J'en vois qui sourient à cette thèse.

—Mais si un jour, disent-ils, un conflit devait éclater entre toutes ces nationalités différentes, croyez-vous qu'il ne dût pas plutôt venir d'une source autre que celle-là ? Les Allemands avec leurs quinze ou vingt millions d'hommes, les Irlandais au nombre de six ou huit millions, ne sont ils pas pour l'existence du grand corps social américain un péril infiniment plus imminent que votre million de Juifs.—Point du tout. Qu'une question de langue ou de nationalité se soulève, que quinze, dix et même cinq millions d'hommes se lèvent et réclament tel ou tel privilège, tel ou tel droit spécial et particulier, l'Américain, avec sa logique ordinaire, condescendra aux désirs de ces quinze, dix ou cinq millions d'hommes, pourvu que le commerce aille bien, que la mer comme le continent restent sans barrières à ses entreprises. Mais, m'est avis qu'il n'en sera pas ainsi, quand le *business* en souffrira.

Dans tous les cas, craignez le Juif. Pervers, le Juif, pervers comme un serpent. Vous riez de mes théories. Peut-être, vous qui riez, serez-vous avant longtemps victime de quelque enfant d'Abraham ! Hélas ! un si bon père avoir de tels enfants ! C'est bien là le cas de dire : Rarement à courir le monde on devient plus homme de bien.

* * Mais si je hais le Juif, il est un autre type que je trouve drôle... mais drôle ! et dont je veux vous parler un peu. C'est de mon vieux marchand... de ferblanterie qu'il s'agit. Pas très, très poétique, comme vous voyez, mais drôle, mon vieux teuton, drôle... .

—Ici, achète quelque chose ? pas cher.

Et le voilà étalant au grand air les chefs-d'œuvre de son art.

—Combien pour cela ?

—Trente sous.

—Ah ! trop cher, vieux.

—Trop cher, trop cher, toujours trop cher, fous cutres, canayennes, grogne mon vieil Allemand, alignant de l'œil.

—Allons, vieux, ne te fâche pas.

—Pas fâché, pas fâché, oh ! non.

—Tiens, prends ce dollar. J'ai besoin de ton article.

Le vieux sort, du fin fond de son gousset, une vieille bourse sale, noire, en tire une poignée de douze sous et commence :

—Diss, fin, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante-diss, soixante-quinss, tiens, prends, assez.

Je tends la main, et, machinalement, faisant l'air de compter encore, je fais habilement glisser une pièce dans la manche de mon gilet.

—Tiens, il me manque douze sous.

—Douss ! allons donc : diss, fin, quarante, cinquante, soixante, c'est vrai. Tiens, prends, canayenne.

—Tiens, va, mon vieux, c'est pour rire, regarde.

—Oh ! *smart* garçonne, *smart* garçonne, grogne le bonhomme, d'un air gaillard, en ramenant dans le panier ses plats dispersés çà et là. *Smart* garçonne, *smart fellow*, va.

Il se lève et repart, grognant toujours en hochant la tête avec un gros rire :

—*Smart* garçonne, canayenne.

Un autre se fut fâché. Il trouve cela habile. Tête de Prussien, va !

* * En est-il des types, un peu. Aujourd'hui, je passais avec un ami sur la rue. Nous faisons soudain rencontre d'un superbe *dandy* devant qui, ma foi, auraient pâli tous les beaux d'Albion.

—Quel est donc ce jeune homme ? demandai-je curieuse.

—Un Canadien.

—Son nom ?

—Burgess.

—Mais ce nom est anglais ?

—Sans doute. Son nom véritable est Bergeron. Mais il ne le porte plus de longtemps.

—Hum ! fis-je, c'est dur ! Affaire de climat, sans doute. Dix minutes s'écoulent. Le soleil est d'une ardeur brûlante. Je m'en plains à mon ami.

—J'ai le remède, entrons ; nous goûterons la bière et casserons la croûte.

Mon compagnon me glisse à l'oreille : "Canadiens." J'arrive et demande en bon français :

—Deux verres de *lager* (comme qui dirait à Montréal ou à Québec : "Deux verres de Boswell.")

On hausse les épaules. Je répète. On me répond :

—*I dont understand.*

Je demande donc en anglais. On nous sert. Nous avalons un verre, puis deux (la chaleur était si accablante). Cassons une tarte et sortons. Rien de plus pressé que de demander des explications.

—Tu m'as pourtant dit, en entrant, que ces gens étaient canadiens ?

—Eh ! oui, ils le sont, mais vois-tu, ils sont ici depuis si longtemps qu'ils ont perdu l'usage du français.

—Et leur nom ?

—Le nom qu'ils portent est... Auparavant ils s'appelaient...

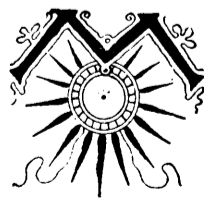
—Mais ces gens-là sont donc bien bêtes ! m'écriai-je avec colère.

Et n'est-ce pas, lecteurs, que j'avais raison, qu'il est bête, qu'il est imbécile de rougir de son origine et de son drapeau, quand tout ça est glorieux et sans tache ?

Et je m'éloignai, répétant : "Bêtise humaine, bêtise humaine."

JOCELYN.

EN VACANCE



AISS non ! je ne suis pas morte ! ainsi que le semblent croire maints lecteurs et tant de mes bons amis qui me viennent affectueusement demander ce que je deviens.

Ce que je deviens ?

Ce que nous devenons tous à l'heure où ces mille événements né des nécessités de la vie nous encerclent, nous entraînent avec une rapidité qui tient du vertige, nous lais-